

XYZ. La revue de la nouvelle

Des ronds dans l'eau

Claire Dé



Number 9, Spring 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2817ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dé, C. (1987). Des ronds dans l'eau. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (9), 23–26.

Claire Dé

Des ronds dans l'eau

Oserait-on dire que le monde est peuplé
de correspondances inconnues, d'allu-
sions vivantes, d'invisibles symétries?

Paul Morand

On ne pouvait pas ne pas aimer Vincent B..., il était trop beau: la taille haute, le cheveu blond, le front large, le nez grec, la voix grave et douce, l'oeil doré frangé de cils noirs, la bouche gourmande, à l'ourlé parfait. Déjà, à l'école de théâtre, apprenti-comédien, il nous charmait tous, et surtout toutes, apprenties-comédiennes, et moi, élève en production de costumes et de décors. Nous étions au moins une quinzaine de minettes à nous relayer dans son lit du troisième, passage des Petites écuries. Je sus un jour qu'il était tombé malade. Dès le midi, aussitôt que j'avais appris la raison de son absence, j'avais couru lui porter un bol de bouillon de poulet chaud et du thé d'anis étoilé et de clous de girofle: nous étions en pleine époque hippie, si fleurie, et les tisanes guérissaient tous les maux. Le bouillon de poulet ne pouvait pas faire de tort.

Au moment de monter chez lui, une hésitation, un pressentiment, j'allai plutôt me cacher sous l'escalier. Je fis le guêt là toute la journée et une partie de la soirée. Je n'en comptai pas moins de quatorze qui grimpèrent jusqu'à chez lui pour le réconforter, qui avec des fleurs, qui avec des journaux, qui avec des oranges: la ravissante Gabrielle, qui tiendrait plus tard à la télé, dans un feuilleton, le rôle de la maîtresse du premier ministre, Marie-Noëlle qui fonderait une troupe de théâtre pour enfants, la rousse Cécile, la brune et maigre Éliane, la blonde et grasse Nadine... Je ne les connaissais pas toutes mais les reconnaissais, ces graines d'actrices de première et de deuxième année, ambitieuses, déjà âpres, hautes en couleurs mais d'une extravagance encore mal assurée. Bien que partageant les cours de dramaturgie, nous, de la production, nous nous mêlions peu aux étudiants de jeu et ne les rencontrions guère

qu'aux essayages, aux générales et aux fêtes de fin de session. Je finis par me résoudre à monter aussi chez Vincent B... avec mon bouillon refroidi et ma tisane devenue amère. Il me reçut et me chassa bientôt.

Il nous aimait toutes, c'est-à-dire qu'il ne nous aimait pas. Pourquoi l'aimais-je? Je l'aimais pourtant, de toutes mes forces, comme on aime à vingt ans et qu'on se croit belle. J'espérais me distinguer, qu'il me remarquerait parmi les autres. Tout ce que j'obtins de Vincent B... furent quelques parties d'escrime, j'avais découvert qu'il pratiquait l'escrime, parties qu'il gagna toutes, me laissant rouge et essouffée, coiffure et maquillage ruinés, hors d'état de séduire. Je m'arrangeai aussi, grâce à mes copines de production, pour lui servir d'habilleuse, le vêtir et le dévêtir lors des spectacles dans lesquels il jouait, mince privilège que je chérissais.

Un soir de représentation, dans le noir et la poussière des coulisses, je venais de le changer de coureur des bois en gentilhomme à pourpoint, juste avant son entrée en scène, la main déjà sur la poignée de porte du décor, durant ce temps qui se tend avec chaque réplique qui tombe avant la phrase d'entrée, Vincent B... se retourna tout à coup vers moi, planta ses yeux dorés dans les miens, pour me chuchoter impérieusement: «Le 13 juillet, c'est mon anniversaire, souviens-t-en.» Puis il ouvrit la porte du décor et la claqua comme, m'a-t-il semblé, une condamnation sans appel.

Je continuai quand même de quêter ses faveurs, qu'il m'accorda aussi chichement qu'il le put. On a dit que, à la fête de fin de session, plusieurs étudiantes, éméchées, brillantes, se prirent aux cheveux à cause de lui. Je n'y étais pas, je souffrais trop qu'il ne m'aimât pas pour en faire partager le spectacle aux autres. Vincent B... termina sa troisième année, devint immédiatement vedette à la télé, où il incarna les fils de bourgeois et les jeunes premiers. Je le perdus de vue, puis de pensée, finalement de cœur. Du moins le croyais-je.

Je connus d'autres hommes. On parlait, dans ce temps, de libération sexuelle. Je découvrais que la quantité d'amants n'en garantissait pas la qualité: on avait de molles envies, de faux coups de foudre, des flambées de désir en pétards mouillés, des aventures sans passion et des passions sans aventure, et, en ce qui me concerne, une curiosité aussi inlassable qu'inassouvie, qu'incorrigible.

Je voyageai un peu. Puis il arriva qu'on m'offrit, presque par hasard, un séjour à Paris, tous frais payés, séjour que j'acceptai avec empressement: j'avais le cœur vide, le pied léger et la tête à m'amuser. Je devais, entre autres, rencontrer un certain André M..., directeur com-

mercial de ma maison de distribution. J'avais eu l'occasion d'échanger quelques lettres d'affaire avec cet André M... On connaît la teneur et surtout la facture de ces lettres, polies mais impersonnelles. Je m'attendais à rencontrer un vieux monsieur à barbe blanche, perdu dans les bouquins et la paperasse, je tombai sur un jeune homme à cheveux sombres et à lunettes, au milieu d'ordinateurs.

Il m'invita à déjeuner dans un restaurant vietnamien quand, tout de suite après l'apéritif, au-dessus des rouleaux impériaux, André M... retira ses lunettes. Je crus défaillir: mis à part ses cheveux sombres et ses lunettes, André M... était tout le portrait de Vincent B..., le bel acteur: les mêmes yeux dorés ombrés de velours noir, les mêmes lèvres épaisses et sensuelles, la même voix moelleuse... une ressemblance suffoquante. C'était lui et ce n'était pas lui, et en même temps un désir enfoui, oublié, rejaillissait en moi, grondait, me faisait trembler. Plus je cherchais les différences d'avec Vincent B..., plus leurs ressemblances s'accroissaient, de nouveau c'était lui, doublement lui, lui comme je l'avais tant souhaité, me considérant avec un intérêt amusé, me touchant les doigts, me souriant.

Au-dessus du canard aux champignons noirs, je demandai à André M... si je pouvais lui faire une proposition malhonnête, car, en ces temps Reaganiens et sidatiques où la chasteté montre ses crocs secs, il n'est guère de propositions plus malhonnêtes que purement sexuelles: André M... faillit s'étouffer dans son saké.

Je devais quitter Paris quatre jours plus tard, et nous nous sommes aimés comme on doit s'aimer sous les bombes, devant le départ inéluctable, la mort proche, comme l'on devrait toujours s'aimer, et comme nous nous sommes aimés, dans la douche, sur le fauteuil crapaud en velours brun, sur la table, contre le mur de sa chambre, dans son lit, il a plongé dix langues dans ma bouche, dans mon cou, sur mes seins qu'il a palpés, mordillés, érigés, excités, il a couru vingt mains tout autour de ma peau, sur mon corps, ma taille, mes fesses, mon ventre, et mille doigts pour m'ouvrir, me frotter jusqu'au bord de l'orgasme quand il s'interrompt pour m'entendre geindre de me donner le plaisir, le supplier de me faire jouir, alors il me regarde, les yeux brûlants, me demande s'il peut honorer ma dame de sa bouche, descend doucement sa tête vers ma vulve, m'écarte les cuisses, les grandes lèvres, plaque sur mon clitoris sa bouche, ses lèvres, ses mille lèvres, qui me boivent, me têtent, m'absorbent, les vagues se ramassent, s'entassent, déferlent: marée d'orgasmes.

Comme je reviens à moi, il imbibé ma langue tarie de sa langue,

mais il n'a plus qu'un seul doigt, qui se vrille sur mon clitoris, mon ventre, mes mains, ma voix, tout mon corps réclame son sexe bandé, pénètre-moi, je m'embrace, je viens, je bats des hanches contre toi, empale-moi au plus profond, emplis-moi de ton foutre que j'en déborde de volupté.

Plus tard, quand nous avons repris nos caresses, il voulut, en appuyant sa main sur mon cou, que je lui embrasse le sexe, et j'ai obéi avec une délectation, un orgueil presque imbécile. S'il aimait la fellation, s'il l'aimait plus que les autres encore, je serais reine fellatrice, ma bouche prêtresse, houri, derviche adoratrice de son membre durci, l'homme gémit, ses mains dans mes cheveux, quand je le sens prêt d'exploser j'arrête la montée du sperme, une fois, deux fois, dix fois, maintenant il s'est levé, moi toujours à ses genoux, son sexe engorgé remplissant ma bouche quand je ralentis à l'extrême la caresse de mes lèvres: il décharge dans ma gorge.

Au matin, dans la lourdeur béate et minérale de l'après-plaisir, quand il m'a révélé être né un 13 juillet, comme l'autre, j'en fus à peine surprise... Sommes-nous rien d'autre que pierre lancée dans un lac, avec ses ronds dans l'eau se brisant sur d'autres ronds, toujours les mêmes, jusqu'à l'engloutissement total?

André M... m'aimait, je l'adorais. Je le pris et me laissai prendre par lui le plus souvent possible, à l'improviste, en automobile, sur la rue, durant le sommeil, j'avais enfin trouvé un homme d'une sensualité à ma mesure, et chaque caresse qu'il me prodiguait me vengeait, en plus, de Vincent B... et doublait mon plaisir. Je n'ai plus jamais quitté Paris.

Je revis pourtant le beau Vincent, quelque temps plus tard, toujours par hasard. Nous nous retrouvâmes dos à dos dans un bistrot qui redevenait à la mode, Le Père tranquille. Pourquoi m'a-t-il dit que, justement, il avait rêvé à moi, la nuit précédente, et que nous faisons l'amour?

| Née à Montréal en 1953. Ne vit que de sa plume. Ne part jamais en voyage sans son chat, son ordinateur et sa boîte à chapeaux.